



Yolanda Gampel

Ces parents qui vivent à travers moi

LES ENFANTS DES GUERRES

Fayard

Introduction

1^{er} mai 1986 à Paris. C'est un jour ensoleillé et humide, l'atmosphère est lourde. Partout dans la ville, des vendeurs de muguet. Ici on est insouciant, et les cafés sont bondés. Je m'assois au Select, à Montparnasse. En buvant mon café, j'ouvre le journal. L'Europe est bouleversée par l'explosion d'un des réacteurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Union soviétique. Des experts conseillent de ne pas consommer de produits laitiers ni de salades car les pluies qui tombent sur l'Europe sont radioactives. La Belgique, la Suisse et l'Allemagne ont déjà pris des mesures destinées à protéger leur population.

Mais en ce 1^{er} mai les journaux parisiens, eux, annoncent que les nuages toxiques n'ont pas franchi les frontières de l'Hexagone. Les Français n'ont donc pas à s'inquiéter. Pourtant, une amie qui travaille à l'Institut Pasteur me dit qu'elle vient de mesurer le taux de radioactivité sous ses talons... et qu'il est très élevé. Elle m'assure que même en Israël il faudra prendre des précautions – ce qui sera fait quelques semaines plus tard.

Ce jour-là, la «radioactivité» est devenue pour moi la métaphore de la «violence sociale»...

La vie est un courant sans fin, et chaque homme s'ancre dans le courant auquel il appartient. Il ne peut être détaché ni de ses ascendants, ni de ceux qui l'ont fait naître, ni de ceux qui assureront sa descendance. Être ancré dans une telle lignée d'appartenance, ce n'est pas comme être inscrit d'une façon symbolique dans un arbre généalogique. C'est sentir dans son corps la présence de ses parents, de ses grands-parents, et sentir que son propre corps vit dans celui de ses enfants.

Ce livre est celui d'un témoin, d'une psychanalyste. En tant que psychanalyste, j'aimerais assurer la transmission de ce que certains survivants de la Shoah ont déposé en moi. Je voudrais ainsi attirer l'attention sur les conséquences de la violence sociale sur les individus, mais aussi sur leurs descendants, sur les générations suivantes. Il s'agit en définitive de réfléchir à la façon de réparer les plaies consécutives aux traumatismes engendrés par toutes les formes de violence sociale. Car ces traumatismes, qui souvent stagnent dans l'imaginaire collectif, lui-même tout imprégné de cette violence, sont à même de devenir sources de nouvelles cruautés.

Selon les écrits, un fil de grâce s'étend à partir de tous les faits d'Israël, et le Seigneur lui-même, béni soit-il, entresse un talith gracieux et orné, des toiles sur des toiles, afin que Knesset Israël puisse s'y abriter. Et cette immense

tecture brille dans la splendeur de sa beauté autant dans la Diaspora qu'aux jours de sa jeunesse, à la maison de son Père, au Temple du Roi, dans la Cité de son Royaume. En la gardant, béni soit-il, pour éviter qu'elle ne soit abîmée ou déshonorée, et dans les pays de ses ennemis, il la salue d'un signe de tête et la loue en disant : «Que tu es belle, ma compagne, que tu es belle!» Et là c'est le secret de la grandeur, de la puissance, de l'élévation et de l'amour de bien-aimés qu'aperçoit chaque personne d'Israël. Mais de temps en temps arrive un désastre, à Dieu ne plaise, qui arrache un fil de ce tissu. Le talith devient taché, et de mauvais vents y soufflent et le pénètrent, en le déchirant complètement, et tout de suite un sentiment de honte attaque le monde entier. Tous s'aperçoivent qu'ils sont devenus nus. Leur Sabbat prend fin, leur jour de fête devient une horreur, et de leur splendeur ne restent que des cendres. À ce moment-là Knesset Israël erre dans sa douleur, en criant : «On m'a battu, on m'a blessé, on m'a enlevé le voile.»¹

La catastrophe de la Shoah, du génocide, n'a pas été passagère; ses causes n'étaient pas contingentes et ses effets ne sont pas limités dans le temps. Infligée par des hommes à d'autres hommes, elle a *tout* altéré, *tout* fissuré. On peut la considérer comme le paradigme de toute tyrannie destructrice, de toute horreur, de toute terreur sociale, du mal lui-même. C'est pourquoi réflé-

1. La traduction libre est de Yair Or, Geneviève Pichon et l'auteur.

chir sur les blessures de la Shoah permet de penser les séquelles de toutes les violences sociales.

De nombreuses histoires n'ont été ni écoutées, ni écrites, ni transmises. Or les lieux et les objets n'ont pas la capacité de se rappeler, seuls les êtres humains peuvent raconter. L'obscurité de la Shoah ne se dissipe pas avec les années, elle s'épaissit au contraire de plus en plus. Et on se rend compte de combien de choses tombent dans l'oubli à mesure que des vies de survivants s'éteignent.

Pour beaucoup de gens, la guerre est finie depuis longtemps, c'est le passé. On veut tourner la page et continuer comme si rien ne subsistait, aucune trace. On s'en tient à l'évidence immédiate. Cependant les guerres n'en finissent pas de scander notre vie. Et la Shoah a suspendu la signification de notre histoire. Ses effets se manifestent à long terme, éparpillés dans l'espace et à travers le temps, sous forme de «restes radioactifs» à l'intersection du présent et du passé, entre la présence et l'absence.

Même si généralement on met de côté cette idée d'altération totale engendrée par la Shoah, même si on la refoule, celle-ci se «pense» dans la psyché et dans le corps de ceux qui ont survécu à sa violence génocidaire. Ils en ont gardé des traces, des résidus psychiques que je qualifie de «radioactifs» en raison de leur puissance d'expansion et de contamination.

J'emprunte à la physique ce concept de radioactivité. Je l'utilise comme une métaphore pour éclairer les effets

monstrueux de l'aberration causée par une certaine violence sociopolitique d'État, par ce que des humains peuvent faire subir à d'autres humains. Il s'agit de représenter la pénétration dans l'être d'aspects terribles, violents et destructeurs d'une réalité externe contre laquelle le sujet est sans défense, en la comparant aux effets des radiations concrètes.

Les résidus radioactifs peuvent se transmettre de la première génération, qui a vécu directement la Shoah, à la deuxième génération, qui l'a vécue sur le mode fantasmé, puis à la troisième. Au cours de cette transmission d'une génération à l'autre, certains processus peuvent se produire, suscitant des troubles spécifiques. Le concept de transmission radioactive tente de modéliser un phénomène inconscient, imprévisible, qui jusqu'à présent n'était appréhendé par aucune théorie psychanalytique.

Ces notions de séquelles, de transmission et d'identification radioactives, qui seront développées dans ce livre, ont suscité et continuent de susciter des résistances. L'idée d'une pénétration contre laquelle l'individu ne peut se protéger et à laquelle on ne peut remédier est insupportable. Par ailleurs, il m'a été reproché de recourir à une métaphore présentant le danger d'engendrer l'idée d'une influence polymorphe et infinie. Pourtant, après les horreurs de la Shoah, qui auraient dû entraîner un «plus jamais ça», on a pu observer à travers le monde des persécutions collectives, des tortures, des nettoyages ethniques et des

génocides qui sont autant de manifestations d'une infiltration polymorphe et infinie de la cruauté.

Pour pouvoir accepter ce concept de radioactivité, il est indispensable de sortir de la conception linéaire de causalité en ce qui concerne les événements, de renoncer à l'évidence immédiate des phénomènes et de se confronter à l'incertitude, qui fait partie de notre existence même.

Au cours de mon travail clinique, pendant plus de trente ans, avec des survivants qui étaient enfants pendant la Shoah, j'ai pu observer un processus particulier : l'entrelacement en eux, en certaines circonstances, du présent et du passé. Et j'ai été amenée à concevoir cet entrelacement comme une coexistence entre deux arrière-plans : un « arrière-plan de sécurité » et un « arrière-plan d'inquiétante étrangeté ». À ce propos, il faut souligner que, si chaque individu abrite en lui un héritage tacite et caché d'agression, les individus qui ont souffert de violents traumatismes sociaux connaissent une agression spécifique, celle d'un monde extérieur brutal qui les a pénétrés, et cette seconde agression se superpose à la première.

Un fil conducteur a sous-tendu tout mon travail, dans ma pratique comme dans ma recherche : y a-t-il, dans la psychanalyse, une place où mettre en relief les faits, les traumatismes subis par l'individu du fait d'une violence sociale, notamment de la Shoah ? Ma réponse est oui. Bien que ces faits ne soient ni mesurables ni compréhensibles, et encore moins interprétables, ils nécessitent

une mise en circulation, une articulation. Ils doivent pouvoir être dits, même occasionnellement, même sous la forme d'une insinuation, d'une allusion. L'expérience de la terreur, de la violence d'État sollicite une texture narrative particulière. L'horreur produit généralement le silence, mais un long travail en profondeur permet parfois l'accès à la représentation. Alors la possibilité de dire advient.

À travers la psychanalyse, chacun est censé élaborer une liberté de pensée et une recherche continue de soi et de l'autre. Face à des circonstances externes extrêmes telles que la guerre et la violence sociale, la capacité de penser peut être remise en question. Le thérapeute, lui, doit garder une distance critique afin de reconnaître, d'analyser et de surmonter les diverses résistances de son patient à la perception douloureuse des faits et à leur évaluation. Mais son attitude doit aussi être fondée sur le bon sens, l'intuition et le cœur. C'est une tâche très difficile, et bien souvent je me suis sentie impuissante et désespérée.

Le contenu de ce livre se voudrait finalement non comme une construction ou une reconstruction qui dirait une vérité. C'est plutôt un essai pour rendre audible, perceptible, peut-être compréhensible ce qui constitue la douleur de la violence sociale, la douleur en ce qu'elle a de plus essentiellement humain.

Yolanda Gampel

Ces parents qui vivent à travers moi

Pour beaucoup de gens, la catastrophe de la Shoah est finie depuis longtemps, c'est le passé. On veut tourner la page et continuer comme si rien ne subsistait, aucune trace. On s'en tient à l'évidence immédiate. Cependant, les guerres n'en finissent pas de scander notre vie. Et la Shoah a suspendu la signification de notre histoire. Ses effets se manifestent à long terme, éparpillés dans l'espace et à travers le temps, sous forme de « restes radioactifs » à l'intersection du présent et du passé, entre la présence et l'absence.

Les traumatismes non seulement demeurent dans la psyché et le corps de ceux qui ont vécu la Shoah, mais peuvent aussi transmettre aux générations suivantes — enfants, petits-enfants... — sous la forme d'absences, d'insomnies, de difficultés respiratoires, de phobies, de dépressions, de comportements obsessionnels...

À ce titre, certains des cas que nous décrit l'auteur sont particulièrement frappants, tel celui de la petite Hana, âgée d'un an, qui souffre d'insomnies pour, nous dit Yolanda Gampel, réveiller ses parents à leur propre histoire, « les empêcher de s'endormir sur leur passé ».

Née à Buenos Aires, **Yolanda Gampel** est aujourd'hui psychanalyste en Israël. Elle participe depuis le déclenchement de la première Intifada à un projet qui a permis le rapprochement entre des professionnels de la santé mentale israéliens et palestiniens.

